

Exposez-moi !?

Quand les musées vous présentent vos identités

Morgan Meyer

« *We all know what light is, but it is not easy to tell what it is* » (S. Johnson). L'identité, c'est un peu comme la lumière : on croit savoir ce que c'est, mais c'est difficile de l'expliquer vraiment. Et encore plus compliqué de l'exposer dans un musée. Des bonnes raisons donc de passer au crible des expositions actuelles sur le sujet...

Le Luxembourg en 26 lettres

« ABC – Luxembourg pour débutants... et avancés », tel est le nom de l'actuelle exposition sur le Luxembourg au Musée d'histoire de la Ville de Luxembourg (MHVL). Le fil conducteur de l'expo a été de faire un abécédaire sur le Luxembourg, de A comme *aanescht* (différent) à Z comme *zefridden* (satisfait), en passant par CECA, *Kachkéis*, Mittal, Qatar, RTL ou encore Vélo. Au niveau de la scénographie, certains thèmes sont exposés de façon assez stimulante. Le fait d'être assis sur une chaise d'église dans une petite salle entourée d'une photo à 360 degrés, prise à l'intérieur de la cathédrale, est une expérience qui fait vite mal aux yeux et donne le tournis. Plus loin, dans une installation qui est la réplique d'un studio de RTL, on peut essayer soi-même – et se rendre compte de la difficulté – de présenter la météo devant une caméra.

Certains des objets exposés sont peu conventionnels, comme par exemple des drapeaux luxembourgeois transformés en vêtements et une œuvre montrant différentes manières de détruire l'argent grâce à une vidéo et des billets de 100 euros brûlés, déchirés, etc. La salle la plus surprenante est celle sur le Qatar, un thème très actuel, intéressant et délicat (puisque la souveraineté économique du Luxembourg se trouve mise à l'épreuve). Le Qatar est exposé de façon relativement « moche » : la salle est entourée de papier doré censé représenter des lingots d'or et on voit un

avion de la Cargolux en train de voler vers la bouche grande ouverte d'un cheik, tous les deux fabriqués en papier mâché.

Le choix du thème *Dräi-Null* (3-0) est peut-être le plus innovant et intéressant de toute l'expo. L'idée : le Luxembourg perd en général dans les matchs de football internationaux, mais une défaite pas trop flagrante peut en fait être perçue comme une petite « victoire » par les Luxembourgeois. Cette attitude défaitiste est un trait sociologiquement intéressant et assez peu thématiqué dans les musées et les travaux académiques luxembourgeois. Cela nous fait penser à une citation sur la nature des Luxembourgeois qu'on peut lire dans l'expo « iLux » au Musée Dräi Eechelen : « Luxembourgers don't suffer from an "inferiority complex", they just know they are inferior [...] Their main problem lies in dealing with other nations' "superiority complexes".¹ »

En ce qui concerne les aspects négatifs de l'exposition au MHVL, on peut en mentionner plusieurs. Premièrement, le choix de subdiviser l'identité luxembourgeoise en 26 parties ne permet pas vraiment d'approfondissement. Deuxièmement, l'expo présente beaucoup de statistiques et de chiffres qui sont certes intéressants, mais demeurent quelque peu abstraits ; on reste sur sa faim quant aux effets réels et la nature politique de ces chiffres. Troisièmement, la volonté d'interroger, voire de taquiner et de provoquer, est omniprésente dans l'expo, mais elle n'est pas vraiment totalement assumée. On a presque envie de pousser les curateurs à aller plus loin et à s'attaquer à des sujets encore plus osés/

La salle la plus surprenante est celle sur le Qatar, un thème très actuel, intéressant et délicat

Morgan Meyer est chercheur à l'École des mines de Paris (au Centre de sociologie de l'innovation) et professeur invité à l'université de Vienne.

controversés à l'avenir, comme les affaires d'État, le capitalisme, le blanchiment d'argent, l'industrie du tabac, l'intolérance, la relation médias-politique, la pollution...²

Le Luxembourg dans la maison

La première exposition temporaire du Musée Dräi Eechelen, « iLux – Identités au Luxembourg », est également consacrée à l'identité. Réalisée par l'Université du Luxembourg, l'exposition est basée sur les résultats d'un projet de recherche (IDENT, pour Identités socio-culturelles et politiques identitaires au Luxembourg). Quel est l'intérêt pour une université de réaliser une telle exposition ? Déjà en 2006, Sonja Kmec, la principale curatrice du projet, estimait que la future exposition serait l'occasion de « visualiser les résultats de recherches historiques et de les rendre accessibles à un public plus large » et de montrer que « la recherche historique à l'Université du Luxembourg est vivante et innovatrice, qu'elle répond à une demande sociale et culturelle »³.

En réalisant des expositions, les universitaires se heurtent à un problème : ils doivent s'adapter au contexte muséal et courent le risque de submerger le visiteur de textes trop académiques et de contenu trop spécialisé. Les curateurs, conscients de ce risque, ont voulu faire une exposition accessible et ludique, mais néanmoins peu conventionnelle et critique. L'exposition est subdivisée en plusieurs thématiques, représentées dans les différentes « chambres » d'une maison : la nation est présentée dans un salon, l'espace dans un couloir, les langues dans une cuisine, les milieux sociaux dans un garage, le corps dans une salle de bains, le genre dans une chambre à coucher, les valeurs dans une chambre pour enfants.

Cette subdivision et représentation donne parfois lieu à une scénographie assez créative. Dans la partie qui traite de la nation (le salon), on voit par exemple un tapis sous lequel est collé un petit texte sur les demandeurs d'asile au Luxembourg – une représentation qui renvoie à l'image de « balayer quelque chose sous le tapis » (*etwas unter den Teppich kehren*). Ou, dans la chambre à coucher, on discute d'un thème rarement abordé dans les musées luxembourgeois – le genre et la sexualité – grâce à des moutons, un grand lit disposé verticalement, etc. Une autre originalité, ce sont les maintes questions posées directement au visiteur, du style : Où est-ce que je me sens « chez moi » ? Quel est votre lieu préféré ? Vous teignez-vous les cheveux ? Qui porte la culotte ? Quelle est la valeur la plus importante à vos yeux ?

À certains endroits, le visiteur est invité à répondre à ces questions de façon interactive : écrire sur un

post-it son lieu préféré et le coller sur un mur ; mettre des billes dans des embouchoirs différents (tolérance, honnêteté, liberté) ; mettre une assiette sur une pile d'assiettes pour dire combien de langues il/elle a parlé le jour de la visite. Ces activités sont censées amener les visiteurs à réfléchir activement à ces questions. Parfois cela marche, parfois pas. Par exemple, parmi les lieux préférés des visiteurs, on trouve Park Merl, doheem, Hesper, Portugal, mais aussi Harry Potato, Am Puff et Dragonball.

L'exposition ne contient que très peu d'objets. Une photo, un tableau, une statue d'un père Noël, un dictionnaire luxembourgeois, une tabatière... des objets qui ne passionnent ni par leur valeur, ni par leur esthétique, ni par leur aura. Derrière ce manque d'objets, il y a une raison pragmatique – le budget très serré de l'expo (donc pas de possibilité de faire des emprunts chers) – et un choix méthodologique (pour les curatrices, l'objet muséal ne joue pas un rôle crucial).

L'identité universitaire des curatrices se manifeste à travers plusieurs éléments exposés : une installation avec des pages du livre *Doing Identity* accrochées à un fil, un panneau présentant les principaux milieux sociaux du Luxembourg (un des résultats de l'étude IDENT) avec beaucoup de texte, des chiffres sur les pratiques linguistiques et les valeurs au Luxembourg. Ces éléments sont les moins accessibles de l'expo ; notamment les nombreux chiffres exposés ont embrouillé plus d'un visiteur. Autre malchance : en voyant la scénographie relativement ludique et fraîche de l'expo, de nombreuses personnes adultes et âgées rebroussement chemin avant même d'y avoir mis le pied.

Un dernier point sur la conceptualisation (académique) de l'identité. Selon les curatrices, l'identité est un « chantier », quelque chose « en construction » – un concept visualisé dans l'exposition par un signe routier, des briques et des outils comme une échelle et une pelle. D'un côté, une telle métaphore semble adaptée : l'identité n'est en effet pas quelque chose de figé, mais de construit, de contingent et de transformable. L'histoire en témoigne.

Cependant, tandis que toute métaphore permet d'expliquer certaines choses, elle en occulte d'autres. Poussons et questionnons donc cette métaphore ! Est-ce qu'une identité est toujours « en construction » ? Ou est-ce qu'à un moment donné, un chantier peut devenir un « immeuble » fini, concret et habitable ? Comment et pourquoi les identités se stabilisent, se concrétisent, se « stéréotypisent » ? Y a-t-il des chantiers qui sont plus (ou moins) « avancés » que d'autres, plus négociables et ouverts que d'autres ? Ou est-ce que tout est en chantier de la même

**Est-ce qu'une
identité est
toujours « en
construction » ?**

[...] dans un musée, on court un léger risque, le risque de penser que quand on montre et on voit quelque chose, on pourra cerner, connaître, maîtriser et expliquer cette chose.

façon partout ? Si tout est « en construction », avec quoi construit-on ? En fait, qui construit ? Bref, on a envie de renvoyer la balle dans le camp de l'université et de demander ce que cette métaphore balaie sous le tapis.

Le Luxembourg comme femme enceinte

Quand on parle d'identité et de musées, on ne peut pas évoquer la *Lady Rosa of Luxembourg* (la « Gëlle Fra 2 »). On se rappelle bien : cette œuvre de Sanja Ivekovic avait provoqué une vive polémique en 2001, quand elle était exposée dans le cadre de l'exposition « Luxembourg, les Luxembourgeois – Consensus et passions bridées » organisée par le MHVL et le Casino. Depuis, la *Lady Rosa of Luxembourg* a été exposée dans des musées à l'étranger, le Musée Van Abbe à Utrecht en 2009 et le Museum of Modern Arts à New York en 2011, pour revenir au MUDAM cette année dans le cadre d'une rétrospective sur Ivekovic (jusqu'en mi-septembre 2012).

D'un côté, on peut féliciter les curateurs du MUDAM, Enrico Lunghi et Christophe Gallois, pour avoir eu le courage de s'attaquer à nouveau à cette œuvre. Pour cause : la *Lady Rosa of Luxembourg* n'est aujourd'hui plus la même qu'en 2001. C'est une installation qui a vécu : elle a voyagé, changé et suscité de vives réactions, elle s'est inscrite dans la mémoire des Luxembourgeois. « Les débats qu'elle a suscités sont aussi importants que l'objet lui-même », estime l'artiste⁴. La *Lady Rosa of Luxembourg* revient dans un musée luxembourgeois enceinte une deuxième fois, enceinte de sa propre histoire, de la controverse qu'elle a causée et des traces qu'elle a laissées. Donc, l'argument qu'elle ne mériterait plus d'être réexposée, rediscutée, réanalysée dans un musée est peu convainquant.

De l'autre, la façon dont la *Lady Rosa of Luxembourg* a été exposée au MUDAM était un peu étrange. Ce qu'on nous montrait comme trace de la polémique, c'étaient des textes sur des murs et dans des catalogues, une photo avec les deux statues, deux télévisions avec des extraits de vidéo et des vitrines horizontales en bois disposées de façon géométrique qui contenaient des articles de presse. Mais pourquoi le MUDAM avait-il choisi cette scénographie sobre et zen, très respectueuse des couleurs et de l'espace dudit musée ? Pourquoi avait-il exposé l'œuvre d'art la plus discutée et controversée au Luxembourg de façon un peu stérile⁵ ? Pourquoi ne pas avoir « exposé » la vie controversée de la *Lady Rosa of Luxembourg* en faisant varier couleurs, géométries, médias et échelles pour créer des tensions visuelles ? Donc, même si l'on peut se réjouir du retour de la *Lady Rosa of Luxembourg* dans un musée, on voit clairement la difficulté de

muséifier un sujet « chaud » et le risque de le « refroidir ». La *Lady Rosa of Luxembourg*, cette œuvre qui voulait poser des questions et lancer des débats, ne gêne plus. Ironie de l'histoire : l'artiste, qui se proclame « anti-monument⁶ », voit son œuvre quelque peu monumentalisée par cette muséification.

Pour conclure

La *Lady Rosa of Luxembourg* exemplifie bien certains des problèmes qui se posent à ceux qui essaient d'exposer un sujet difficilement palpable – que ce soit l'identité, une polémique ou autre chose. Il est difficile d'exposer dans un musée une chose qui vit et qui est vécue, une chose qui n'est pas vraiment un objet, mais plutôt un ensemble de relations et de tensions, une chose qui est « chaude », multiple, temporelle et complexe. Même si, pour un musée, l'identité peut être un thème stratégique, jouissant d'une légitimité politique, d'une visibilité publique et d'une pertinence socioculturelle, c'est un thème problématique, politisé et usé.

Est-ce une raison de ne pas réaliser et visiter des expositions sur de tels sujets ? Bien sûr que non. Les musées peuvent et doivent nous faire réfléchir sur des sujets complexes et on a le droit de les questionner et de les évaluer quant à leur façon de s'y prendre. Il faut juste se rappeler que dans un musée, on court un léger risque, le risque de penser que quand on montre et on voit quelque chose, on pourra cerner, connaître, maîtriser et expliquer cette chose. Or, c'est parfois l'inverse... *seeing is forgetting the name of the thing one sees*. ♦

1 Erasmus, G. (1999), *Underdogs and world champions: How to remain what you are*, Esch-sur-Alzette.

2 Notons, tout de même, que le MHVL a déjà abordé des sujets « chauds » par le passé, avec des expositions telles que « Incubi Succubi » en 2000 (avec une installation sur le cas de Madeleine Frieden pour représenter la chasse aux sorcières politique dans les années 1970), « Dix questions sur le Luxembourg et la Deuxième Guerre mondiale » en 2002, ou encore « Attention, Tsiganes ! Histoire d'un malentendu » en 2007.

3 Voir Meyer, M., Kmec, S. (2006), « Un concept pour le Musée de la Forteresse : e-interview avec Sonja Kmec, historienne à l'Université du Luxembourg. Musées, mémoire et identité », dans *d'Lëtzebuurger Land* [supplément Musées], 24.3.2006, pp. 14-15.

4 « Entretien avec Sanja Ivekovic », dans (2012) *Sanja Ivekovic. Lady Rosa of Luxembourg*, MUDAM/Casino, Luxembourg.

5 Voir aussi l'excellent article dans le dernier numéro de *forum* : Brasseur, L. (2012), « Waiting for the Revolution... in the Museum » (n° 321, pp. 60-61), où l'auteur estime que « the 'white cube' model of the contemporary art museum might be too 'aestheticising' for an extrapolation to a wider political and social context, since the cleanliness of the space does not really match the content of the works ».

6 Erasmus, G., *op. cit.*